

—Je sais que j'ai eu un frère à qui j'ai vu une couronne sur la tête.

—Votre mère est, dites-vous, la reine douairière [d'Angleterre ?

—Je ne sais ; ma mère aussi portait une couronne. Si l'on me montrait son portrait, je le désignerais ; si elle m'apparaissait elle-même, je n'hésiterais pas à l'embrasser, fût-elle au milieu de mille autres femmes.

—Vous dites, en conséquence, être Richard, duc d'York ?

—Ce n'est pas moi qui ai dit cela. On m'a demandé : " Ne seriez-vous pas Richard ? " J'ai répondu : " Ce nom m'a été donné dans mon enfance.—Duc d'York ?— Je me souviens avoir été appelé ainsi bien souvent."

—Si cela était, vous auriez été assassiné dans la Tour de Londres ?

—J'ai été victime d'un assassinat, oui.

—Racontez l'horrible scène.

—Je dormais avec mon frère ; j'ai entendu soudain du bruit ; une clarté pâle tremblait sous les rideaux de notre lit. J'ai crié parce que des mains froides et rudes se promenaient sur mon visage. Deux figures hideuses se penchaient sur nous. Tout à coup mon frère a crié aussi en se débattant, et m'a couvert de son sang tiède. J'ai voulu l'embrasser, un coup terrible m'a fait pencher la tête, puis un autre, et je n'ai plus rien senti.

Peindre le silence et l'immobilité de l'auditoire n'est pas l'ouvrage de la plume ; le pinceau y réussirait mieux.

—Cependant vous n'étiez pas mort ; vous vous réveillâtes plus tard ? demanda la princesse.

—Longtemps après. Quand je fus frappé, quand je perdis mon frère, j'étais un enfant ; je me réveillai grand et fort.

—Et vous n'avez fait part à personne de ce souvenir terrible ?

—Celui à qui je l'ai conté, le seul être humain qu'il me fût permis de voir, affectait de ne pas comprendre la langue dont je me servais alors ; il m'en apprit une autre.

—Mais quand vous sîtes cette langue nouvelle, vous parlâtes du passé ?

—Oui, car j'y pensais toujours !

—Eh bien, que répondit votre gardien ?

—Que j'étais fou... que j'avais, en jouant, fait une chute ; que ma tête, blessée par cette chute, était restée malade ; que la fièvre avait déposé sa lie en mon cerveau, et que des vapeurs mensongères s'y jouaient en rêves insensés.

—On niait votre enfance dans le palais du roi Edouard ?

—Oui.

—Votre famille, votre passé, votre catastrophe ?...

—Délire.

—Cette langue anglaise que vous saviez, que vous savez encore ?

—Quand j'en laissais échapper un mot, mon gardien haussait les épaules. Je finis par croire qu'elle n'existait que dans mon imagination altérée.

—Mais maintenant, vous vous rappelez, et il me semble que vous prenez votre revanche avec usure.

—On m'a parlé anglais et je me suis souvenu ; on m'a dit que je n'étais pas un enfant sans famille, je me suis souvenu ; on m'a cité comme des faits mille choses que je croyais des chimères, des visions, des folies engendrée dans la blessure de ma tête malade ; je me suis souvenu de ces choses, et je maintiens que j'ai assisté à ces faits. Dans quel but a-t-on réveillé ainsi ma mémoire ? Dans quel but veut-on que je parle après que d'autres m'ont si longtemps commandé de me taire ? Je n'en sais rien. Mais comme je ne dis que la vérité, comme je n'affirme que ce que j'ai vu, entendu, souffert ; comme on me fait espérer la réparation de mes longs malheurs, les caresses d'une mère, l'amour d'une famille que j'ai tant pleurée, et qui, dit-on, me pleure, je renais, je parle, je parlerais sous la hache des assassins ; je verserais mon sang jusqu'à la dernière goutte. Je parlerais dans le feu prêt à me dévorer ! car j'ai un espoir et je veux qu'il se réalise !

Perkin avait fini. Tous les cœurs battaient.

Cette audace avait déjà porté ses fruits. L'assemblée ne dissimulait plus, sinon sa sympathie, du moins la crainte que l'erreur ne fût trop tôt démontrée.

Alors la duchesse se tint parole à elle-même et poursuivit si consciencieusement l'interrogatoire, qu'elle frémissait à chaque question de voir avorter ou s'égarer la réponse.

Mais, comme si un génie intérieur eût promené devant le front de Perkin sa mystérieuse flamme et lui eût fait déchiffrer les hiéroglyphes de ce passé sanglant et sombre, comme si l'ange de la famille d'York, descendu près du jeune homme, l'eût assisté invisiblement et lui eût soufflé à l'oreille chaque réponse, jamais le prétendu Richard ne se trompa. Les pièges les plus subtils, il les évoluta ou les signala sans colère, sans crainte. Parfois il hésitait, mais c'était pour atteindre à une expression plus juste, à un détail plus précis. Ces lenteurs étaient pour lui un temps nécessaire pour fouiller dans les profondeurs de sa mémoire.

Alors le duc de Kildare, jusque-là spectateur immobile et silencieux, s'approcha, déterminé à porter au fantôme un coup suprême et décisif.

On le vit, descendant l'estrade, arriver jusqu'à Perkin comme un champion dans l'arène. Sa résolution d'en finir avec l'imposture était écrite sur son visage ; quelque chose de malicieusement hostile éclatait dans ses yeux. Ce vieillard avait été ému comme tous les autres assistants ; plus d'une fois il avait senti battre son cœur aux accents si nobles et si sincères de Perkin. aussi ne lui pardonnait-il pas cette surprise, et, tout honteux, se préparait à l'en faire repentir.

—Me reconnaissez-vous ? dit-il. Je sais bien que vous pouvez dire oui, car bien des gens me connaissent ; mais prenez garde ! ma question a plus de portée qu'il ne semble au premier abord.

—Je ne vous connais pas, répliqua Perkin.

—Je suis le duc de Kildare ; on m'appelait Patrick quand j'étais à Westminster auprès des enfants d'Edouard. Vous voyez que je vous aide.

—Patrick ? dit Perkin, rêveur.

Et il chercha dans ses souvenirs.

—Cherchez bien, ajouta Kildare ; car si vous vous rappelez ce que j'ai dans l'idée, vous verrez disparaître de mes lèvres le sourire d'incrédulité que vos premières paroles y ont laissé. Cherchez, fût-ce un quart d'heure, et si vous trouvez, ce quart d'heure vous vaudra cher, messire, vous n'aurez pas perdu votre temps !

Perkin fixa sur le vieux lord un regard attentif. Les mains jointes, le genou fléchi, adossé à une colonne de la salle, il observait le masque railleur de ce rude antagoniste, et, sans découragement, mais sans confiance, il cherchait.

Autour d'eux, observant l'assemblée, comptant les secondes, Marguerite serait convulsivement ses ongles dans ses mains fiévreuses. Lord Kildare et Perkin se regardaient incessamment, pareils aux gladiateurs qui méditent leur attaque.

Les assistants baletaient, partagés entre l'intérêt que Perkin avait soulevé dans leurs âmes, et le respect que nul ne pouvait refuser à la parole du vieux lord aux cheveux blancs.

—Patrick ?... répéta encore une fois Perkin. Je me souviens bien de mon bon ami Patrick, mais il n'avait pas la tête chauve ; je l'ai connu avec des cheveux noirs qui tombaient épais sur ses épaules.

—C'est vrai, dit Kildare ; mais j'ai vieilli vite, et mes cheveux ont été noirs avant d'être blancs, avant de ne plus être.

Et sa voix trembla, comme si ce mot " vieilli " eût éveillé un lugubre souvenir.

—Patrick, répéta Perkin se parlant à lui-même, je me le rappelle bien, mon bon ami Patrick, mais je ne puis affirmer que ce soit vous. Cette fois le piège ne me paraît pas loyal, car je ne vois pas au-delà de l'horizon de mon enfance ; il y a dix ans que je ne sais plus rien de ce qui se passe dans le monde, et l'on aurait tort d'exiger de moi la science du présent. Restons dans le passé.

—Ainsi ferais-je, dit le vieux lord touché de ce reproche.